

**Marc Chevrier, *La République québécoise : hommages à une idée suspecte*, Montréal, Éditions du Boréal, 2012**

Jonathan Livernois

Volume 16, Number 2, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025218ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025218ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Livernois, J. (2013). Review of [Marc Chevrier, *La République québécoise : hommages à une idée suspecte*, Montréal, Éditions du Boréal, 2012]. *Globe*, 16(2), 161–163. <https://doi.org/10.7202/1025218ar>



On sera d'abord intéressé par la riche présentation du monarchisme québécois, cet « impensé, ce résidu tenace de la culture politique québécoise qui sert encore de socle à notre frêle État ». Même si les Québécois se croient imperméables à cette royauté dont les membres viennent leur rendre visite de temps en temps, dont un certain samedi de la matraque, ils sont tributaires de vieilles allégeances qui les tiennent toujours. Dans ce contexte, le républicanisme trouve peu de défenseurs, sauf pendant le bref moment patriote que Louis-Georges Harvey a nommé le « printemps de l'Amérique française ». Après cet épisode inachevé, tous sont allés et vont encore dans la même direction :

Trop attachés à défendre la pérennité d'un peuple inassimilable, ils ont renoncé à la possibilité que ce peuple, qui a essuyé tant de revers ainsi que le mépris de ses propres enfants, pût néanmoins, sans vaciller, aller au bout de son désir d'avoir son État et de l'accorder à l'exigence d'un autogouvernement sans délayage ni enfantillage.

Marc Chevrier montre bien qu'on ne peut créer un pays sur les bases du nationalisme, qui n'est pas un régime politique. Seule la paradoxale volonté d'inachèvement peut convaincre du contraire. D'ailleurs, le politicologue a cette idée intéressante sur l'inachèvement : l'abbé Groulx serait le « penseur de la Révolution tranquille », le « théoricien du *statu quo* modernisateur, à savoir que le Québec, sans changer quoi que ce soit à son statut constitutionnel au sein du Canada, peut opérer en quelque sorte une révolution intérieure aboutissant à l'édification d'un État national français ». À méditer.

Le professeur de l'Université du Québec à Montréal convainc moins dans la partie de son essai consacrée à la « république néo-française ». Cherchant à réhabiliter la Nouvelle-France qu'il croit vouée aux gémonies par la tradition intellectuelle québécoise, il part de la définition de la république par Jean Bodin (« un droit gouvernement de plusieurs ménages et de ce qui leur est commun avec puissance souveraine ») pour montrer que la colonie était une république en devenir. Il écrit : « Bien avant la Conquête de 1763, la Nouvelle-France formait une "république" au sens classique de Jean Bodin, à partir de la paix de Trente Ans, qui va de 1713 à 1744, et qui donna à la colonie les assises d'une civilisation en voie d'épanouissement ». Il ajoute plus loin que « la Nouvelle-France présageait une république moderne en puissance, dans ce que recelait d'unique et imprévu l'expérience de ses habitants ». Si nous sommes d'accord pour dire, comme Chevrier, qu'absolutisme ne signifie pas despotisme, nous sommes plus perplexes face à une sorte de pétition de principe qui consiste à établir une acception de la République qui

sied parfaitement au régime néo-français monarchique. Chevrier et son lecteur savent que l'acception ancienne est loin du sens moderne de la république, mais tout se passe comme si le brouillage des définitions permettait une sorte de saut à pieds joints vers la « république moderne en puissance » qu'aurait représentée la Nouvelle-France. Il y a là un certain goût de l'audace intellectuelle dont il vaut mieux être conscient.

Cette audace peut finir par déranger : partir des ultramontains du XIX<sup>e</sup> siècle pour définir les intellectuels québécois d'aujourd'hui et d'hier, important leurs idées d'Europe et des États-Unis comme des tenants d'un « ultramontanisme intellectuel », laisse perplexe et semble surtout tenir de l'effet de cape. Également, on s'étonnera de certaines formules enflées, comme la description de l'histoire québécoise tel « un vaste désert jonché d'épaves vagissantes qui se sont échouées aux abords riants de la Révolution tranquille ». Finalement, on notera l'attaque de Chevrier contre son collègue de l'Université du Québec à Montréal, Jean-Marc Piotte, décrit comme un « marxiste italianisant et apôtre de l'extase militante ». Cette flèche acérée détonne et trahit un contentieux qui n'est pas réglé au pavillon Hubert-Aquin. Ça ne nous concerne pas.

Malgré ces réserves et ces vétilles, l'ouvrage de Marc Chevrier enrichit, à l'avance, le débat qui surviendra, fatalement, sur le régime républicain. Les mots de l'auteur sur le printemps 2012 invitent à l'espoir. Et il y a de plus en plus d'hirondelles dans le ciel.

Jonathan Livernois  
Collège Édouard-Montpetit

### **François Provenzano**

*Historiographies périphériques. Enjeux et rhétorique de l'histoire littéraire en francophonie du Nord (Belgique, Suisse romande, Québec), Académie Royale de Belgique, Classe des lettres, 2011.*

Rares sont les auteurs traitant des littératures francophones qui réussissent à conserver une posture scientifique dégagée de tout esprit de militantisme pour la cause de la francophonie littéraire, tout en ne déniaient pas la réalité et la pertinence de cet objet d'étude ni les enjeux politico-